Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 11

Artikel: Le gardian de la Camargue
Autor: Figuier, M. Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-252859

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

POUR LA FAMILLE

PARAISSANT A PORRENTRUY

N° 11 | Supplément du Dimanche 15 Mars | 1903

Le Gardian de la Camargue

(Suite)

XX

Bien que la nuit s'avançât, que le marin devînt de plus en plus âpre, et que les vêtements des paysans fussent aussi mouillés que s'ils eussent été trempés dans l'eau, personne ne paraissait songer au départ. Des groupes d'hommes s'étaient formés sur la lande; des bavardages de femmes s'étaient établis de charrette à charrette. Sans la bienveillance et la joie qui rayonnaient sur chaque visage, on eût cru à quelque complot. Il y a dans le triomphe d'un homme intrépide un prestige qui charme et attire la foule. Chose triste à penser, le bonheur et le succès intéressent toujours plus que l'infortune et la souffrance. Si la ferrade eût échoué, on aurait certainement compâti au malheur de Bamboche; mais on n'aurait pas songé à le dédommager de son échec. Propriétaire de la plus belle manade du Sauvage, il inspira un certain orgueil de terroir, et pendant qu'assis près de la jeune saunière, il recevait un beau foulard rouge, ourlé de ses mains, la population tout entière décida qu'on lui offrirait le Sangard comme gage d'admiration et d'amitié.

« Le Sangard est le père des bioulés que Bamboche vient de marquer si courageusement; il est juste qu'il le possède aussi, disaient les uns.

— Il y a assez longtemps que Bamboche nous rend service aux ferrades et nous amuse aux courses pour qu'à notre tour nous nous cotisions pour lui donner son taureau favori, disaient les autres.

— Dût-il nous coûter cent écus, nous ne devons pas hésiter à acheter le plus beau des palusins, pour l'offrir au plus courageux des gardians, ajoutaient ceux-ci.

— Qu'on aille donc vite chercher le Sangard! cria-t-on de tous côtés. »

Envoyés dans plusieurs directions, des gardians, aidés de leurs dondaïres, ne tardèrent pas à revenir escortés du roi des landes. Une députation de paysans l'amena à Bamboche.

« Je puis donc le marquer aussi à mon chiffre? dit le jeune gardian, dont l'œil s'enflamma à la vue du Sangard. Merci! ajouta-t-il avec émotion, en tendant la main à ses amis.

— Accepte-le sans le marquer; il te connaît trop, il voudra se venger. Prends garde, l'heure est mauvaise; il est sur son terrain, tu es fatigué, il a trop d'avantages sur toi. »

Le brouillard et les sombres heures de la nuit tombaient ensemble sur le sol; on ne distinguait plus les objets à travers la brume opaque. Malgré les instances que faisaient les paysans pour le retenir, le jeune gardian, monté sur son *aigue*, et armé d'un fer rougi, aiguillonna du trident le Sangard; puis il disparut avec lui, dans les profondeurs de la lande, où, comme un rempart sinistre, le marin élevait ses nuées grisâtres. Accroupie près du brasier, Manidette semblait puiser dans sa chaleur, le courage de ne pas mourir d'angoisse. Quelques minutes qui lui semblèrent des siècles, s'écoulèrent ainsi. Personne n'osait respirer. Tout à coup, un bruit sourd retentit du côté de la pinède, et des cris étouffés demandant « les fers! » se mêlèrent à des beuglements terribles. Les paysans quittèrent rapidement leurs chariots et leurs taps, aban-

donnèrent leur âne ou leur aigue, pour se porter au secours de Bamboche; tandis qu'armés de fers, les gardians se précipitaient dans la direction d'où partaient les cris. Seule, Manidette n'eut pas le courage de les suivre. Après avoir vainement essayé de se lever, elle retomba sans force près du brasier qui s'éteignait sous l'humidité du marin.

« Pécaïre! en demandant les fers, la voix de Bamboche n'a pas vibré comme d'habitude », dit-elle en soupirant.

Toute palpitante, elle suivit des yeux les torches qu'avaient allumées les paysans, et qui couraient, comme des feux follets, dans les ténèbres. Simples branches d'arbres résineux, coupées dans les pinèdes, ces torches, appelées *falious* dans le pays, donnent une lumière rougeâtre, qui brûle lentement au milieu de la pinède, les *falious* brillèrent à travers les grands arbres, puis ils se courbèrent vers le sol, se réunirent et s'éloignèrent. Après avoir disparu, ils revinrent peu à peu.

Chaque paysan remonta lentement dans son tap ou dans son chariot, enfourcha son âne et reprit son bâton et, sans rien dire, s'en retourna tristement à son téradou. Ce départ fut si lugubre qu'il ressemblait à celui d'un convoi mortuaire. Pâle, éperdue, Manidette, sans oser interroger, regardait avec désespoir tous ces mornes visages; mais personne ne songea à elle, personne ne la vit sous le marin qui l'enveloppait de ses brumes glacées.

XXI

Tout le monde était parti, le Brézimberg était désert, et dans le lointain on entendait, voilé par les nuages amoncelés, le faible roulement de quelques carrioles attardées, qui se traînaient péniblement sur les rozelières humides. Soudain, réveillée en sursaut de son horrible torpeur, Manidette tressaillit: des pas venaient de retentir près d'elle. Levant la tête, elle tâcha de distinguer, dans le marin, qui s'approchait ainsi. C'était deux gardians du Brézimberg; ils venaient chercher le brasero et les fers oubliés sur la lande.

— A-t-on retrouvé Bamboche? leur demanda-t-elle en tremblant.

— Pécaïre, non, répondit l'un d'eux, en enfermant les fers dans un large sac.

— Ce qu'il y a d'étrange, ajouta l'autre gardian en vidant les cendres du brasero, c'est que nous avons vu le Sangard marqué et même doublement marqué par Bamboche. Son fer n'était plus sans doute très chaud lorsqu'il l'a appliqué sur la cuisse de son taureau, car le B qui y est tracé a brûlé à peine son poil; en revanche, les oreilles du Sangard sont si fortement entaillées qu'on les dirait découpées en lanières. Il commence à se faire tard; Aigues-Mortes doit s'endormir entre ses remparts, les Saintes-Maries autour de leur église, les gardians sous leurs couvertures, et les sauniers dans leurs mas. Qui sait où dort ce pauvre Bamboche? ajouta le gardian en donnant un faliou à la jeune fille.

Puis, après lui avoir souhaité une bonne passade de marais, les gardians reprirent le chemin de leur téradou.

Au lieu de revenir au rode, Manidette se dirigea vers la pinède.

« Le cœur sait souvent découvrir là où les yeux n'ont pas su regarder, pensa-t-elle; il me semble que j'aurai une meilleure chance que ceux qui ont cherché Bamboche, et que seule je saurai le retrouver. »

Marchant à petits pas, sa torche en avant, Manidette, en écartant les branches et baissant tour à tour son faliou ou l'élevant dans les airs, s'avança donc avec précaution, dans la pinède. A la vue de cette clarté soudaine, qui venait frapper leurs yeux comme un glaive, les hibous partaient lourdement entre les branches des pins, tandis que de grosses phalènes voltigeaient, comme des ombres sinistres, autour de la flamme de la torche. Réveillés par cette lumière inusitée, les reptiles déroulèrent en sifflant sur l'herbe humide, les anneaux visqueux de leur corps verdâtre. Attirés par cette lueur, des tourbillons de moustiques s'abattirent sur la jeune saunière, qui, pour les chasser, faisant tourner son faliou en moulinet, au-dessus de sa tête; une odeur âcre se répandait alors dans l'atmosphère, et quelques rameaux séchés, s'allumant çà et là, se tordaient sous les piniers, comme des serpents de feu. De temps à autre, lorsque sa torche était à demi-consumée, la jeune fille coupant une branche nouvelle, l'allumait à l'ancienne, et se trouvait ainsi en possession d'un faliou vif et lumineux.

Arrivée au bout de la pinède, Manidette s'arrêta. Elle se trouvait devant un marécage profond, sillonné de petits quéirels à moitié effondrés. C'était un salin abandonné depuis longtemps, couvert d'une mousse fétide, et qui avait un assez mauvais renom dans le pays. On l'appelait le *Fangas* (de *fanga*, boue). Plusieurs sauniers y avaient péri de fièvres pernicieuses, quelques gardians s'étaient noyés dans l'étang voisin, un ou deux amateurs avaient été renversés et piétinés par des taureaux sur les joncs glissants de la rozelière; ce n'était donc qu'en tremblant qu'on approchait du *Fangas*.

En arrivant sur ces bords maudits, la jeune saunière fit un signe de croix, baisa son scapulaire, et s'engagea avec courage sur les quéirels rompus. La nuit était noire, et la pauvre enfant n'avait que son faliou pour se guider à travers ce labyrinthe de pierres tracé sur des eaux verdâtres. Elle arriva ainsi au milieu du Fangas: les quéirels s'arrêtaient en cet endroit. Des débris de briques et des amas de vase se voyaient là, mêlés dans un extrême désordre. Le sol piétiné portait l'empreinte d'une lutte récente; de larges pieds de taureau, unis à ceux des sabots d'un aigue, se dessinaient sur la terre argileuse, tandis qu'un mouchoir rouge, celui de Bamboche, flottait sur un coin du marais.

En proie à la plus horrible angoisse, la jeune saunière, pour mieux voir, abaissa vivement sa torche. Hélas! la flamme diminua rapidement, car la branche se trouvait presque entièrement consumée. La jeune

fille, éperdue, regarda autour d'elle, pour couper un autre faliou, mais aucun pin n'élevait son tronc résineux dans le marais maudit. En vain elle agita convulsivement, pour le ranimer, le reste de son brandon. Quelques éclairs rougeâtres brillèrent sur le Fangas; quelques étincelles tombèrent sur ses bords livides, quelques cendres saupoudrèrent ses eaux vaseuses, la torche s'éteignit, et Manidette, en priant les Saintes-Maries de ne pas l'abandonner, s'agenouilla sur un quéirel brisé.

Mais une vive lueur éclaira bientôt le Fangas, et, porteur d'un immense faliou, Bamboche, les habits déchirés et couverts de vase, apparut sur l'autre rive.

« Au nom du ciel, n'essayez pas de franchir le Marais-Maudit », s'écria Manidette

Sautant lestement par dessus le bassin, Bamboche était déjà près d'elle.

« Au lieu du Marais-Maudit, le Fangas ne sera plus pour nous qu'un lieu de bénédiction, dit-il en lui serrant tendrement la main; c'est là qu'après une lutte acharnée, j'ai dompté et marqué le Sangard : c'est là que, seule, vous avez eu le courage de venir me chercher; c'est là, enfin, que pour la première fois je puis vous dire que je vous aime, ajouta-t-il en portant à ses lèvres la main de Manidette.

— Comment se fait-il qu'on ne vous aie pas retrouvé dans la pinède? demanda Manidette.

— Lorsque j'ai crié : « les fers! » dit le gardian, j'étais acculé par le Sangard contre un gros pin. Je sentais son souffle me brûler la poitrine; je n'avais à la main qu'un fer refroidi, qui n'a pu que roussir ses poils. Voyant que mes amis n'arrivaient pas assez promptement, je me suis décidé bien qu'à regret, à lui entailler les oreilles; mais après cette mutilation, il est devenu si furieux que je ne sais vraiment le sort qui m'attendait si mon aigue, par un bond audacieux, ne m'eût retiré du dangereux étau dans lequel j'étais emprisonné. Se dressant sur ses jarrets d'acier, ma belle cavale franchit le Sangard, au moment où celui-ci se baissait pour m'éventrer, et pendant que je galopais vers le Fangas, ses cornes, dirigées par une aveugle colère, s'enfonçaient profondément dans le tronc du pin contre lequel j'avais été appuyé. Je perdis dans ma fuite le mouchoir que vous m'aviez donné, et comme je revenais pour le chercher, je rencontrai le Sangard qui, écumant sanglant et féroce, me menaçait encore de ses cornes. En vain mon aigue s'efforça-t-elle de remonter rapidement la berge limoneuse du Fangas, ses sabots glissèrent sur le sol glaiseux. Le Marais-Maudit est alors devenu le théâtre d'une horrible lutte. Les ténèbres étaient épaisses, le sol fangeux, l'étang qui nous avoisinait fort profond; le Sangard était comme enragé et je n'avais pour toute arme que mes grands ciseaux. Que vous dirai-je, Manidette? Comme deux bêtes fauves, en tâchant mutuellement de nous déchirer le flanc, nous avons roulé ensemble dans le marais. Rien de plus affreux que ce combat aveugle au milieu de la vase. J'entendais, sur le bord, mon aigue gémir. J'entendais au loin l'appel des amis qui me cherchaient; je voyais parfois briller leur faliou à travers les arbres du bois; je pensais à vous, *doumaïselette*, et moi qui n'avait jamais eu peur de la mort, je frissonnais à l'idée de périr dans la fange, comme un reptile. Le désespoir me donna des forces surhumaines, je parvins à étreindre le Sangard; et posant

GIULETTA (D'après le tableau de E. Saporetti)

un pied sur son poitrail, je serrai son cou avec une telle énergie que sa langue sortit de sa gueule; un cri sourd comme un râle s'échappa de sa gorge, ses jambes vacillèrent et il tomba lourdement. J'avais hâte de rassurer ceux qui s'intéressaient à moi, je galopai vers la pinède. Je la trouvai déserte, chacun était parti. C'était surtout à vous, *doumaïselette*, à qui j'aurais voulu dire ma victoire, mais je vous supposais depuis longtemps revenue au Sansouïre. Alors, j'ai rallié ma manade. J'ai voulu tout de suite m'en faire reconnaître comme le maître, et pour lui donner dès le premier jour l'habitude de l'ordre et de la discipline, l'amener paître au Fangas. Ce lieu abandonné et maudit ne risque pas de m'être disputé par personne. »

La pâle figure d'Alabert se dessina, en ce moment, à travers les pins. D'un regard il comprit tout.

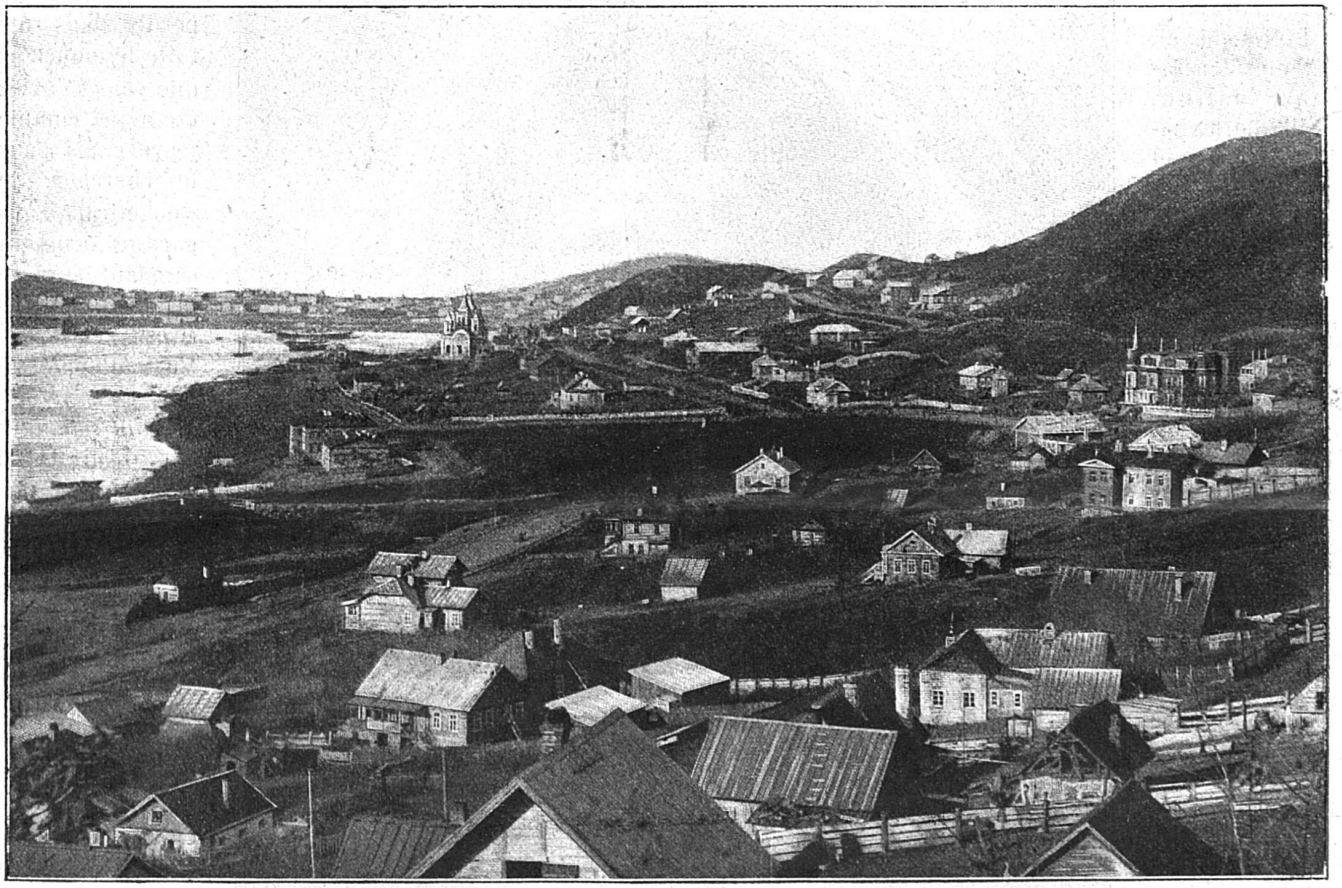
Le Fangas sera un beau téradou, pensa-t-il en soupirant. Puis s'adressant à la jeune saunière :

« On vous attend au rode, dit-il, et j'ai promis à votre mère de vous ramener pour souper. »

La *doumaïselette* envoya de la main un tendre adieu au gardian, croisa son petit châle, et à la lueur de la torche du douanier, elle se dirigea, avec Alabert, vers le Sansouïre.

XXII

Le marin blanc, peu à peu dissipé, ne formait plus, le lendemain matin, que quelques gros flocons, balancés par le labetch. Caressée par la brise, la campagne souriait au soleil; agités par un vent joyeux, les joncs se redressaient sur les marais; éclairées par de chauds rayons, les rozelières se paraient d'une teinte d'émeraude; la mousse reverdie s'étalait sur les eaux tranquilles; les flamants, revenus sur le rivage silencieux, y lissaient leurs plumes d'écarlate; les gabians s'élevaient, comme de blancs panaches, dans l'air purifié; les crucifères, relevant leurs pétales froissés, doraient les quéirels; les clématites, déroulées dans la nuit, rattachaient leurs frêles rameaux aux troncs des grands pins, tandis que la mer, calme et paisible s'étalait dans son lit d'azur; le sable scintillait sur les landes; les pinèdes élevaient orgueilleusement sur la rive leurs bosquets résineux; les aigues et les palusins bondissaient dans les roseaux, et les joyeux refrains des gardians annonçaient sur chaque téradou le retour du labetch. Comme d'un mauvais rêve, il ne restait plus du marin qu'un souvenir confus.



Le grand chemin de fer transsibérien. — Vue de Wladivostok.

Entre la lande du Brézimberg et le marais du Fangas, il existe une petite masure déserte et délabrée. On l'appelle le *Sambuc* (sureau), à cause de l'immense arbrisseau qui l'abrite de ses rameaux touffus. Ces quelques pans de muraille, à demi cachés par de grandes ombelles blanches qui, comme des vasques d'argent, se détachaient sur un sombre feuillage, formaient le plus souriant tableau. Abandonné à toute l'ampleur